L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 octobre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	78	23
Midi.....	78	23
3 P. M.....	78	23
6 P. M.....	70	22

Une guerre originale.

La guerre actuelle se présente à l'attention publique par des côtés pleins d'originalité. L'un des belligérants a bien tiré quelques coups de canon, mais c'était surtout pour prendre date. Une dépêche de Tripoli croyait même pouvoir annoncer que les Italiens ne bombardaient pas la ville mais qu'ils faisaient des exercices de tir. On a négligé de négocier avant la déclaration de guerre et maintenant on négocie à outrance. On attend beaucoup, à Rome et à Constantinople, de ces négociations tardives et précipitées. L'Italie dit toujours avec force qu'elle est prête à l'action la plus vigoureuse ; la Turquie répète avec anxiété qu'elle voudrait bien trouver une planche de salut dans le naufrage de sa politique.

L'Italie déclare "qu'elle ne fait pas la guerre à la Turquie" et elle tient à ce qu'on le sache. Elle a coulé avec empressement, aussitôt qu'eut sonné la dernière heure de l'ultimatum, deux torpilleurs turcs mais elle n'avait point de mauvaises intentions. Craignant que ces bateaux aient la velléité de combattre, elle les a exterminés ; mais, malgré cela, la volonté des Italiens est restée pure de toute idée méchante. Elle ne fait pas la guerre à la Turquie et ne la fera pas, à moins que la Turquie ne riposte inconsciemment. Elle débarque à Tripoli, occupe les villes du littoral, mais elle reste animée des dispositions les plus cordiales. Les diplomates italiens et les journaux d'Italie développent quotidiennement cette thèse originale.

La flotte turque est en sécurité dans les Dardanelles où elle a pu arriver saine et sauve. Elle est à l'abri des obus et il est probable qu'elle y restera prudemment. Elle ne voudra pas risquer une autre bataille de Tsoushima.

Elle est bien cachée, ce qui est un meilleur sauvegarde ; et les Italiens la prennent même sous leur protection. Ils déclarent qu'ils s'engagent à ne point l'attaquer, alors même qu'ils la rencontreraient en promenade dans la Méditerranée. Une seule chose lui est faite : se rapprocher de la Tripolitaine et se risquer dans la bagarre. On lui permet de circuler à travers la Méditerranée à sa guise. Si les deux escadres se rencontrent, elles échangeront des salutes et non pas des obus. Les puissances, paraît-il, ont reçu sans rire ces assurances italiennes, qui ajoutent à l'originalité de cette guerre et les ont communiquées à Constantinople. Là-bas, on préfère garder la flotte dans les ports : c'est plus sûr. On ne la laissera plus sortir en pleine mer que par temps calme et la paix faite.

LA CONQUETE DE L'AIR

LA

nouvelle invention des Wright.

LE VOL IMMOBILE.

Les deux frères Wilbur et Orville Wright viennent de se rappeler à l'attention publique par l'invention sensationnelle d'un nouvel aéroplane qui réalisait, disait-on, le vol de l'oiseau, s'élevait et avançait dans l'air sans le concours de l'hélice, par le battement des ailes.

La nouvelle fit sensation, et l'on se prit à penser immédiatement que l'invention devait être un considérable progrès pour que les Wright, si sages, l'aient adoptée, et qu'elle devait aussi apporter enfin la sécurité tant désirée, puisqu'elle réalisait le vol sûr des oiseaux.

Or telle n'est point la nouvelle invention des frères Wright. Dans ce qui a été dit et écrit il y a un fond de vrai, mais des informations prématurées et des renseignements mal transmis ont transformé l'œuvre dernière des deux célèbres aviateurs américains.

Ne soyez pas déçus, d'ailleurs !

Si Wilbur et Orville Wright n'ont point trouvé le vol par ailes battantes, ils ont, paraît-il, trouvé le vol immobile, le planement absolu de l'aéroplane, à la façon des oiseaux de proie.

Si cela est vrai—la personnalité de qui viennent les renseignements ci-dessous autorisent la plus grande foi en la découverte annoncée—les deux frères auront apporté à l'aéroplane le plus merveilleux des perfectionnements puisqu'il en décuple, notamment, la valeur guerrière.

—Il me paraît peu vraisemblable, si vaste que soit ma croyance dans le génie créateur des Wright, qu'ils aient inventé un aéroplane à ailes battantes, me disait récemment M. Hart O'Berg, le très distingué ingénieur, ami personnel des Wright et organisateur de leur victoire. Ce que Wilbur a dû trouver, c'est autre chose, et cette autre chose est le " planement". Lors de son dernier séjour à Paris, il me parla longuement de l'importance qu'il y aurait à réaliser l'immobilité de l'aéroplane dans l'air ; il m'avait déjà confié ses idées à ce sujet. Il croyait l'entreprise plus difficile en apparence qu'en réalité, pensait qu'il n'y avait aucune impossibilité à obtenir, avec un aéroplane, ce que tant d'oiseaux obtenaient, oiseaux de mer, oiseaux de plaine et oiseaux de montagnes. Je puis vous affirmer qu'alors il me parut qu'il avait déjà très approfondi la question et semblait sur la voie de la solution. Il me confia, du reste, qu'il s'attachait au problème et qu'il espérait bien en triompher avant qu'un an se soit passé. Il doit avoir trouvé ; je ne dis pas qu'il a trouvé ; je ne me permettrai de le dire que lorsqu'il m'aura avisé de sa découverte, bien qu'en moi-même j'y crois. Wilbur a pu, autrefois, être, pendant cinq ans, maître inconnu du vol de l'homme, mais aujourd'hui, ceci n'est plus possible. Il a trouvé : cela doit être, mais on a dû parler avant qu'il l'ait voulu ; c'est certain, car vous savez quel savant consciencieux, méticuleux, quel expérimentateur scrupuleux et discret il est. Ce que je sais, c'est qu'il pensait avoir entrevu la possibilité une fois en l'air d'arrêter le moteur, d'arrêter l'hélice, et d'obtenir sans autre aide que l'air, la sustentation sur place. Voilà.

Et M. Hart O' Berg ajouta :

—D'arrêter l'hélice.... Alors on a mal compris, et de là on est passé à l'aile battante...

Un temps ; puis il conclut :

—Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous dire quelle importance aurait pour l'aviation militaire une semblable découverte.

Effectivement ! On sait, car cela fut dit et redit, que Wilbur Wright—ainsi que son frère d'ailleurs—a toujours, et avec une persistance qui étonna maintes fois, assigné à l'aéroplane un rôle purement militaire. Il croyait bien qu'il pourrait être un sport, mais il ne lui reconnut jamais un avenir analogue à celui de l'automobile. Et c'est fort probablement pour lui permettre de remplir plus efficacement, de remplir complètement son rôle militaire, que Wilbur et Orville Wright se sont attachés à réaliser le planement.

A l'aéroplane on reproche—non sans justesse—d'être condamné à voler trop vite. S'il permet de voir, il ne permet de voir qu'en passant, ce qui peut être cause de lacune dans l'information et d'erreur dans la reconnaissance. Cette contrainte est au surplus périlleuse, car pour bien voir en allant vite il faut conduire l'aéroplane assez près de terre ; donc à portée des balles ennemies.

Si le "planement sur place" est réalisé, les inconvénients et le danger reprochés disparaîtront aussitôt. A la hauteur convenable pour être hors d'atteinte, l'officier arrêtera son aéroplane, observera avec soin ; on conçoit même qu'alors il pourra bombarder avec quelque chance de résultat, puis sûrement renseigné, reprendre son vol pour s'en aller rendre compte de sa mission. La conquête, on le voit, serait.... est capitale, car il faut espérer, croire qu'elle est.

Au surplus, le problème ne date pas d'hier. Et c'est si vrai que si les nouvelles que les câbles transatlantiques nous apportent de la Caroline du Nord, de Kitty Hawk, ce camp illustré par les travaux étonnants des deux frères, confirment la découverte, Wilbur et Orville se trouveront être du coup vainqueurs du prix de 10,000 frs fondé le 5 juin 1908 par le docteur Quinton—aujourd'hui président de la Ligue nationale aérienne—pour récompenser l'inventeur de l'appareil qui, plus lourd que l'air, réaliserait le planement de l'oiseau.

Les conditions du prix demeuré, du reste sans règlement, étaient et sont encore les suivantes : 10,000 francs à l'appareil qui, moteur arrêté, l'hélice fixe, et n'utilisant pour se soutenir, que la force du vent, restera cinq minutes au-dessus du même point, sans descendre de plus de cinquante mètres dans ce même délai.

On annonça alors que M. Marcel Deprez, membre de l'Institut, attaché au conservatoire des Arts et Métiers, venait de résoudre le problème : c'était d'ailleurs exagérer des expériences tout à fait remarquables, et prodigieusement intéressantes que le très distingué savant avait faites dans son laboratoire.

Ces expériences—dont je fus le témoin émerveillé—Wilbur Wright les a connues, c'est certain ; elles ne résolvaient pas le problème, mais elles apportaient à la solution possible une précieuse contribution en démontrant, par un souffle d'air sur un aéroplane d'aluminium porté par un chariot placé sur des rails en pente, que le vent seul suffisait pour obtenir sous un certain angle le vol, et dans certaines conditions le planement ; malheureusement, cette preuve n'était donnée que par un appareil de quelques grammes ; c'était une indication, rien de plus, mais de valeur et qui permettait d'espérer.

En ce temps—1908—où l'on ignorait encore Wright, le prix Quinton et les expériences de Marcel Deprez firent rire quelques savants techniciens, qu'un imprudent doute en "demain" entraîna à des déclarations ironiques.

Ils doivent, aujourd'hui, attendre avec quelque appréhension les nouvelles qui viendront d'Amérique.

Frantz REICHEL.

M. Film, Ecrivain.

Il ne nous reste plus guère qu'un seul grand écrivain : c'est le cinématographe. Il est historien, romancier, poète. Telle est la variété de son génie qu'il gâte le métier. Il donne à la fois un "Napoléon à Sainte Hélène" et une adaptation de 'Zigomar." Le croirait-on ? Il est psychologue. L'"Internationale Filmzeitung" annonce la mise en pellicule d'un volume de nouvelles de Hermann Bang, "Histoires rares et autres." Or, au dire du même journal, la nouvelle intitulée les Quatre Diables, et qui représente le monde des artistes, a été si adroitement mise à l'écran que toutes les nuances psychologiques ont été conservées. On admirera une fois de plus l'inutilité de la parole. Enfin, le film est un rude confrère. Tandis que sur une de nos scènes on prépare une traduction du "Typhon", voici que, d'outre-Rhin, on en annonce une autre par le cinématographe. Laquelle devancera l'autre?

Il est journaliste aussi, comme tout le monde, mais d'une célérité incroyable. Il dispose de moyens d'information puissants. Ce n'est pas un de ces petits reporters qui trottent, le crayon à la main, en tendant le col pour mieux voir. Quand il n'a pas pu assister aux événements, il les fait recommencer. C'est ce qu'il vient de faire quand Burgess traversa la Manche. Les journaux anglais ont annoncé que le conquérant du channel crossait une seconde fois, et cette fois sous l'objectif. Quatre opérateurs le suivaient, munis de un kilomètre et demi de films. Il n'a renouvelé naturellement que les épisodes principaux de son exploit : le départ, l'arrivée, quelques moments de nage sur le dos et un déjeuner en nageant. Burgess a cependant déclaré que ce simulacre l'avait, comme il arrive parfois, plus fatigué que la traversée elle-même.

Le cinématographe, comme les hommes d'action, s'expose à des ennuis. On connaît les difficultés qu'il a eues avec le Syndicat d'Initiative d'Ajaccio. Ce Syndicat a pour mission d'attirer les voyageurs. Or une entreprise cinématographique eut l'idée de représenter des scènes de la vie des bandits. Elle choisit naturellement des bandits corses. Elle fit de ses figurants des compatriotes de Colomba. Le Syndicat protesta. Il est certain que ces tableaux ne sont point de nature à encourager les touristes, race paisible et qui craint l'escopette. Voilà donc le cinématographe poursuivi pour diffamation. Qu'en décideront les tribunaux ?

Osons le dire : il n'est pas très scrupuleux. Il nous montrait il y a peu une chasse au lion. C'est un exercice où l'on n'a point coutume de poser devant un objectif. Le lion était attiré par la charogne d'un bœuf, et il bondissait avec une animation bigarrée : il montrait une alacrité, une joie étourdie, un élan que ces bêtes magnifiques dédaignent. Je le crois bien : en le voyant sauter, et en l'examinant, on reconnaissait que ce lion était un cabotin.—Y.

LE TEMPLE DES MORMONS.

On sait que les photographes sont les gens les plus hardis du monde. Dès qu'un événement arrive, ils accourent du même pas. Ils sont partout. La catastrophe la plus soudaine, dans le désert le plus écarté, ne se passe pas sans eux. Ils sortent de terre, et ils sont là. Mais jusqu'ici, ils n'avaient pas pu pénétrer dans le grand temple des Mormons.

Ce temple, ornement de Salt Lake City, est bâti sur le modèle du temple de Salomon. Mais il surpasse encore en éclat l'œuvre de ce roi magnifique. Jusqu'ici nul, s'il ne faisait partie des saints, n'avait pu y pénétrer. Bien mieux, des Mormons eux-mêmes, le plus grand nombre n'en avaient vu que les murs ; la plupart des salles n'étaient accessibles qu'aux plus hauts dignitaires ecclésiastiques ; et voici soudain que soixante-huit photographies sont mises dans le commerce, qui révèlent aux profanes les richesses de ce sanctuaire prodigieux.

On y voit les fonts baptismaux, entièrement d'or et ornés d'émaux, et qui sont portés sur le dos de douze bœufs d'or. On y voit les vitraux magnifiques dont l'éclat est rehaussé par les pierres précieuses qui y sont enchâssées. On y voit les parquets incrustés d'ivoire, les statues d'or, en grandeur naturelle, des premiers prophètes de la secte. On y voit cet escalier, unique au monde, qui mène des sous-sols au cinquième étage, dans l'indescriptible salle du Paradis : décoration prodigieuse qui a coûté, dit-on, vingt-cinq millions de francs.

Les Mormons ont déjà offert 500,000 dollars pour racheter ces photographies. Mais en vain. Ils menacent maintenant de recourir aux tribunaux : ils parlent de vol et d'abus de confiance. Mais le procès est délicat. On connaît d'ailleurs l'auteur de ces photographies. C'est un Allemand. Il s'est introduit à Salt Lake City, et il a surpris la confiance du haut personnel ecclésiastique. Ainsi a-t-il pu pénétrer, sans être soupçonné, dans le temple interdit. Il ne lui a pas fallu moins d'une année pour terminer son travail secret. Les moyens qu'il a employés demeurent un mystère. Il a pénétré dans les salles dont l'accès est interdit même aux fidèles et on ne l'a pas vu. Il a pris des photographies au magnésium, et on n'a pas aperçu la lueur. Le temple est cependant gardé nuit et jour par deux hommes qui connaissent le visage de tous les mormons qui y entrent : ils n'ont rien soupçonné. Enfin, par une dernière coquetterie, le photographe a fini par se photographier lui-même dans le sanctuaire.

L'ascenseur du Louvre.

A propos de l'ascenseur que l'on est en train de construire au Louvre, sa-t-on qu'en 1823 le roi Louis XVIII se servait, aux Tuileries, d'une cage montante dont le citoyen Saint-Amand, commandant momentané du château, s'étonnait naïvement en 1825. Le Roi, étant devenu tout à fait impotent, s'asseyait dans un fauteuil roulant, poussé par deux valets de pied, traversait ainsi les grands appartements, précédé par le premier grenadier-gentilhomme de la chambre, et suivi des deux gentilshommes ce quartier. Lorsque venait l'heure de la promenade, le fauteuil était amené jusqu'au grand escalier, où une mécanique fort ingénieuse le faisait descendre doucement presque au rez-de-chaussée, par un plan incliné qui se trouvait de niveau avec le carrosse royal attendant sous le grand vestibule du pavillon de Flore. Par la portière ouverte, le fauteuil entrait alors de plain pied dans la voiture, évitant ainsi la plus petite secousse au royal malade. On croit même que l'ascenseur existait déjà du temps de Louis XV.

THEATRES.

ORPHEUM.

Salle comble hier à l'Orpheum, pour applaudir les artistes exécutant le nouveau programme.

Chaque numéro est de premier ordre et a plu à tous ceux qui se trouvaient dans la salle.

"The Son of Solomon" une comédie dramatique d'un puissant intérêt est jouée à la perfection par M. Hugh Herbert, M. Thomas Everet et Mlle Margot Williams.

Mme Mary Norman qui tient le second rang sur le programme, excelle dans l'art de dire le monologue, et ses saillies tournant en ridicule les femmes d'un certain monde, ont été très applaudies.

Robledillo, l'équilibriste cubain se meut sur un fil de fer non tendu aussi facilement que le commun des mortels sur un plancher.

Citons encore Eckert et Berg, qui interprètent une jolie opérette orientale intitulée "Blossoms ;" Ethel McDonogh, connue sous le nom de "Divine Myrma," et Grégoire et Elmira très bons en leur genre.

TULANE.

Le Tulane tient un sérieux succès cette semaine avec "The Ladies Lion", la nouvelle comédie musicale de M. Jefferson de Angelis.

Cette pièce est extrêmement intéressante, luxueusement monter et jouée par des artistes d'un talent incontestable qui secondent admirablement le grand acteur De Angelis.

La venue de ce dernier à la Nouvelle-Orléans est toujours un événement dans le monde qui fréquente les théâtres, aussi dimanche soir au lever du rideau n'y avait-il pas une place libre dans la vaste salle du Tulane.

Au nombre des principaux interprètes de "The Ladies' Lion," il convient de citer avec M. De Angelis MM. Frank Rushworth, Hubert Wilke, Charles Prince et Morgan Williams, Mlles Anna belle Whitford, Florence Martin et Anna Laughlin.

En matinée demain.

CRESCENT.

La popularité des ménestrels ne diminue pas à la Nouvelle-Orléans, au contraire elle paraît augmenter avec les années. On en a eu la preuve dimanche soir au Crescent, car deux heures avant le lever du rideau toutes les places étaient vendues.

Comme on pouvait s'y attendre George Evans et ses Honey Boy minstrels ont obtenu le plus grand succès.

Ces populaires artistes dont le retour est chaque année fêté par les habitués du Crescent ont été couverts d'applaudissements du commencement à la fin de la représentation, et leurs chansons et monologues ont grandement diverti la salle.

Matinée aujourd'hui.

Concert de la "Marine Band".

Tous les préparatifs sont terminés pour les deux grands concerts qui seront donnés mercredi après-midi et soir, par la "Marine Band" des Etats-Unis, à l'Athenæum sous la direction du lieutenant Santelmann.

Les billets qui sont en vente au magasin de musique Gringswald, rue du Canal, s'enlèvent rapidement et tout permet de présumer qu'il n'y en aura pas de disponibles le jour du concert.

Le programme préparé spécialement par le lieutenant Santelmann, est des plus complets et ne laisse absolument rien à désirer sur le choix des morceaux.

Déraillement.

Un train de la Louisiana Navigation Company en charge du mécanicien Dominique Fregre, a déraillé hier matin vers huit heures et demie à l'angle des rues Julie et Derbigny. Chris Evans, qui se trouvait sur le toit d'un wagon a été jeté à terre et blessé au corps. Son transport à l'hôpital a été nécessaire.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 .. Un an | $6 .... 6 mois | $3 .... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

15.15.. Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner peuvent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 13 Commencé le 3 octobre 1911

LE

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIERE PARTIE

DE L'AMOUR AU CRIME

IV

Suite.

—Je te laisse car j'ai affaire à la fabrique. Je suis ma foi très content de la décision que nous venons de prendre. Je me sens plus léger, comme si on m'avait enlevé un poids qui m'aurait oppressé la conscience. Allons, je te laisse, car il faut que tu prépares une chambre et un lit, un joli nid bien chaud pour le malheureux petit abandonné.

V

—Jean Bernard avait dit à sa femme :

—La présence du petit Pierre dans notre intérieur nous portera bonheur.

Les faits semblèrent confirmer cette parole optimiste.

Ce fut à cette époque que M. Verdurel réalisa le projet qu'il méditait depuis longtemps et qu'il fit de son ancien employé son associé en titre en même temps qu'il lui assurait sa succession.

De nouvelles obligations furent la conséquence de cette nouvelle situation.

Conformément au désir exprimé par son bienfaiteur, Jean Bernard vint habiter à l'intérieur de la fabrique, dans le petit pavillon situé entre l'hôtel qu'occupait M. Verdurel et le corps principal où se trouvaient les ateliers.

Lina manifesta beaucoup de répugnance à quitter l'appartement où elle vivait si tranquille depuis son mariage, rue de Rennes, près de la gare Montparnasse.

—Je m'en vais à regret, dit-elle à son mari, car dans ces pièces pourtant petites comparées à celles que nous allons habiter, j'ai passé des heures bienheureuses auprès de toi !

Mais elle se résigna et le déménagement opéré, elle s'installa aussi gentiment que possible dans son nouvel intérieur.

M. Verdurel avait bien fait les choses. Le pavillon, remis à neuf et pourvu de tout le confortable moderne, constituait une habitation que plus d'un bourgeois riche aurait pu lui envier.

Il était à remarquer du reste qu'en toutes choses, monsieur Verdurel traitait son associé avec des égards qui faisaient bien des jaloux.

C'est ainsi qu'il l'invita à dîner avec sa femme, dans l'intimité d'abord, puis ensuite aux grandes réceptions qu'il donnait deux ou trois fois par an.

Lina, sans trop savoir pourquoi, souffrait de toutes ces attentions. Le malheur, qui l'avait écrasée au début de la vie, la rendait peureuse. Elle aurait bien voulu être dispensée d'assister aux fêtes que donnait M. Verdurel, et une première fois elle invoqua un malaise et se fit excuser.

Mais à la seconde invitation, elle fut obligée d'accompagner son mari.

Celui-ci, bien qu'il ne fût ni mondain, ni orgueilleux, tenait cependant à affirmer, en toute circonstance, qu'il était à la hauteur de la tâche que son ancien patron avait voulu lui confier, qu'il saurait, au besoin, tenir son rang dans le monde et succéder dignement à M. Verdurel.

Lina, par sa beauté et sa distinction incomparable, pouvait puissamment l'aider ; il n'aurait pas compris qu'elle se dérobât à ce qu'il considérait comme un devoir.

Comme toujours Lina se résigna.

Elle fit taire sa timidité, ses craintes, ses scrupules.

Elle se prépara à revoir sans trembler l'homme qui avait fait le malheur de sa vie.

Car elle ne pouvait en douter.

Son ancien amant, devenu le gendre de M. Verdurel, assisterait certainement au dîner et à la soirée.

Elle le verrait.

Elle serait peut-être obligée de lui parler.

Dieu ! quelle épreuve !

Elle tacha de s'y habituer à l'avance. Elle s'arma de courage, en vue de paraître indifférente en face de cet homme, devenu pour elle un étranger, en vue surtout de cacher les sentiments de haine que lui inspirait les douloureux souvenirs que sa présence ne manquerait pas de lui rappeler.

Lorsqu'elle entra dans le grand salon Louis XV, où jadis Marie Leczinska avait tenu sa cour, elle fit sensation.

Elle était vraiment belle en toilette de bal. Elle portait une robe de prix en dentelles noires pailletées d'acier. Très peu de bijoux, une simple aigrette en diamants posée sur ses beaux cheveux blonds.

—Chère madame, lui dit aimablement le bon monsieur Verdurel, permettez-moi de vous présenter.

Il lui offrit le bras, et la conduisit à travers les salons.

Elle fut alors soumise à cet examen attentif que redoutent toutes les jeunes femmes qui entrent pour la première fois dans un monde nouveau. Il y eut des chuchotements derrière les éventails. Les hommes sans exception la trouvaient charmante ; les femmes l'enviaient, jalouses de sa toilette et surtout de sa beauté.

—Ma fille, madame Dormeuil, présenta M. Verdurel.

Pour plaire à son père, autant que par sympathie naturelle pour Lina et pour son mari, la femme de Maurice se montra très aimable.

—Que je suis heureuse, madame, de vous voir ! Je sais que vous ne sortez guère, que vous n'allez pas dans le monde. M. Bernard m'a dit que vous étiez un peu sauvage. Cependant si vous voulez nous faire le plaisir de venir quelquefois chez nous nous tâcherons de vous apprivoiser, de vous donner le goût de la société. Je le ferai personnellement très volontiers, croyez le bien, chère madame.

—Je vous remercie, madame, et suis très sensible à vos bonnes intentions....

A table, Lina se trouva placée assez loin de Maurice ; elle put le voir cependant et l'examiner à la dérobée.

Il n'avait pas beaucoup changé : il avait pris un peu d'embonpoint, oh ! très peu : il paraissait plus large et plus carré d'épaules : mais son sourire enjôleur était resté le même, et sa physionomie n'avait pas changé d'expression.

Comment ai-je pu m'y laisser prendre, se disait à elle-même la pauvre Lina.

" Quand on l'examine bien, on découvre facilement sous le sourire et sous la caresse affectée du regard, l'égoïsme féroce, la dureté de cœur qui constituait le fond de sa nature.

Pendant le repas, pendant toute la soirée, elle ne cessa de penser à lui et au triste passé que sa présence évoquait.

Maurice regardait aussi la jeune femme sans en avoir l'air, et il la trouvait plus belle, plus désirable que jamais.

Lina était la seule, parmi les femmes qu'il avait aimées, dont il gardât encore le souvenir.

Il ne l'avait jamais oubliée.

Sa grâce, sa fraîcheur, sa sensibilité avaient fait sur lui une impression durable.

Lina avait été son premier, son seul amour sérieux, l'idylle de sa jeunesse. Souvent, il prenait plaisir à redire son nom, à se rappeler leurs promenades sentimentales, les gais dimanches sous les bois, dans les environs de Paris, ou bien encore les soirées dans leur petite chambre. Il évoquait ce passé plein d'amour, comme on évoque quelque chose de lointain et de doux, qui ne reviendra plus.

—Présentez-moi donc à madame Bernard, dit-il à sa femme au cours de la soirée.

—Elle vous plaît donc ? demanda ironiquement madame Dormeuil, en personne habituée à être trompée et que les caprices de son mari laissent d'ailleurs indifférente.

Ils s'approchèrent de Lina.

—Permettez moi de vous présenter M. Dormeuil, mon mari !

—Madame, je suis très flatté..

Lina et Maurice échangèrent un regard dont eux seuls pouvaient comprendre la signification. Puis, sans hâte, la jeune femme qui était en train de causer avec un vieux monsieur, un notable industriel de Paris, lorsque madame Dormeuil était venue lui présenter son mari, se détourna et reprit sa conversation.

Maurice s'inclina, puis s'éloigna ; mais, pendant tout le reste de la soirée, il ne cessa de la regarder....

Elle le revit plusieurs fois du-